
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 4 (1976)

DOI: 10.11588/fr.1976.0.48860

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

thèses vraisemblables concernant leurs tirages, les indications des critiques, les échos qui se retrouvent dans les correspondances, voire les échos qui peuvent se trouver dans la correspondance elle-même, lorsque l'auteur écrit pendant de longues années et est attentif à la diffusion de sa prose: ce qui fut le cas pour la marquise. Tout cela n'est certes pas négligeable et peut permettre de très honnêtes approximations.

C'est bien ce qu'a tenté, et réussi dans une large mesure, M. Nies dans cet ouvrage, où une large place a été faite à la documentation de référence: grâce à quoi le lecteur peut vérifier et la qualité et l'ampleur de l'information réunie pour asseoir la démonstration. M. Nies a pris d'abord appui sur l'analyse textuelle des lettres pour souligner leur caractère de conversation faussement naturelle et de badinage susceptible d'enchanter un vaste public qui apprécie l'allusion, la phrase insolente, et les mots: autrement dit, le salon épistolaire. Aussi bien Madame de Sévigné entendait que ses lettres pouvaient être lues, commentées et admirées. Tout cela est au demeurant connu et établi de longue date. Plus neuve me paraît la seconde partie où l'auteur étudie la façon dont les éditeurs postérieurs ont constitué des choix à travers cette abondante prose et peu à peu proposé aux lecteurs – et à partir du XIX^e siècle, aux écoliers et aux lycéens, une image simplifiée de la marquise et de sa faconde, de sa sentimentalité et de ses conceptions du monde. Madame de Sévigné, dont la plus grande disgrâce a été de devenir l'enseigne d'une chocolaterie auvergnate, est ainsi devenue un objet scolaire et universitaire, comme beaucoup d'autres de notre «panthéon littéraire national»: quelque peu mutilée, il faut bien le dire, en tout cas stéréotypée et malmenée; ni plus ni moins au vrai que Corneille, Racine, La Fontaine ou la Bruyère. Mais c'est là précisément tout l'intérêt de cette démarche: elle conduit l'historien de la littérature à s'interroger sur ce devenir des oeuvres littéraires à travers les siècles, et en particulier sur les définitions (au sens fort du terme) que leur impose le carcan scolaire et universitaire.

Si j'étais chauvin, je regretterais qu'une telle initiative ait été prise hors de l'hexagone; ne l'étant guère, je me réjouis tout bonnement de voir là une direction de recherches bien tracée, dont la fécondité me paraît assurée.

Je souhaite que M. Nies trouve beaucoup d'imitateurs ici où là: notre compréhension de l'histoire littéraire s'en trouvera renouvelée, pour le plus grand bien d'une discipline qui cherche son second souffle.

Robert MANDROU, Paris

Grete KLINGENSTEIN, *Der Aufstieg des Hauses Kaunitz*, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 1975, 328 p. (Schriftenreihe der historischen Kommission bei der bayerischen Akademie der Wissenschaften, Schrift 12).

La «thèse d'habilitation» de Grete Klingenstein pourrait s'intituler les Kaunitz avant Kaunitz. Elle est en effet consacré à l'histoire de la maison de Kaunitz, à l'étude de l'ascension de ce lignage morave à la Cour de Vienne, au temps de l'absolutisme et des débuts de l'*Aufklärung*. Grete Klingenstein a opéré d'importants dépouillements en Tchécoslovaquie, aux archives d'Etat de Prague et de Brno, en Autriche, aux

archives municipales aussi bien qu'au Haus-, Hof- und Staatsarchiv, à Linz, – et aussi en Angleterre, au Public Record Office. Son important travail, présenté sous une forme volontairement succincte, prolonge d'une façon fort heureuse les oeuvres d'Alfred von ARNETH, de Max BRAUBACH, d'OTTO BRUNNER.

Qu'est-ce qu'une Maison? une unité socio-historique, dit Grete Klingenstein, dont les caractères particuliers s'étendent, en durée, sur plusieurs générations; une communauté liée par le sang, bien sûr, mais aussi par l'attachement à une propriété foncière; une communauté dont les membres ont pour motifs d'action essentiels le maintien de leur lignage, sa plus grande gloire, le développement de ses biens matériels, – motifs d'action transmis comme un devoir de père en fils, et présentés comme une obligation morale; motifs d'action qui impliquent une étroite solidarité, une entr'aide de tous les instants. La Maison a ses propres formes de vie, ses conventions et ses traditions, qui la différencient des autres, et qui ont été constitués, au cours des âges, par les joies et les malheurs éprouvés en commun. Car il va de soi que cette unité socio-historique autonome ne peut être détachée, isolée du monde qui l'entoure, de la société noble, de ses fondements matériels, de ses fonctions politiques et de ses aspirations culturelles; car c'est à son contact que la Maison acquiert peu à peu les traits qui lui confèrent une véritable personnalité.

La noblesse de Bohême et d'Autriche n'avait pas été l'objet de recherches très nombreuses. Jusqu'à la chute de la monarchie, différentes considérations d'ordre familial et politique y faisaient obstacle. Puis, l'esprit républicain dénonça dans l'intérêt à l'égard de la noblesse certaine nostalgie du passé. Il est heureusement devenu possible, de nos jours, d'aborder son étude en toute liberté d'esprit. Un important domaine de recherche s'est ouvert aux historiens, et le livre d'OTTO BRUNNER sur Wolf Helmhard von Hohberg a modifié bien des perspectives, en présentant un exemple de gentilhomme de Basse-Autriche, titulaire de petites seigneuries, très représentatif d'un groupe social appauvri. Dans quelle mesure pouvons-nous, à partir de l'exemple de Hohberg, d'une part, et à partir de la brillante ascension des Kaunitz, d'autre part, conclure en ce qui concerne la mobilité sociale de la noblesse de Bohême et d'Autriche, au temps de l'absolutisme? Dans quelle mesure peut-on parler d'une véritable «diarchie», d'une monarchie tempérée par la participation de la noblesse aux affaires publiques? Grete Klingenstein a su éviter l'écueil qui guette tout auteur de l'histoire d'une famille: elle a su se garder de laisser envahir son sujet par les problèmes généraux, sans les ignorer, – et d'autre part, elle n'a pas conçu son livre comme un rassemblement de fiches biographiques.

Sa première partie est consacrée aux ancêtres du Chancelier, ceux auxquels il est redevable, dans une large mesure, d'être parvenu aussi haut dans la hiérarchie de l'Etat habsbourgeois. Le premier chapitre expose la situation de la famille au début du XVI^{ème} siècle, au temps de Leo Wilhelm de Kaunitz (1614–1655) dont les frères aînés avaient pris part au soulèvement de 1618 et qui l'avait lui-même vécu dans son enfance. Un événement décisif pour le lignage se produit alors: Leo Wilhelm épouse Marie-Eleonore de Dietrichstein, nièce du Cardinal qui l'a pris sous sa protection. Ce qui lui vaut de précieuses relations, des introductions à la Cour de Vienne, et ce qui prépare la carrière de son fils, Dominique Andreas (1654–1705). C'est à ce vice-chancelier d'Empire qu'est consacré le second chapitre du livre (pp. 41–74). Personnage sédui-

sant, habile, mais ayant un peu trop le goût du risque, qui s'endette, et dont la réussite, en définitive, aboutit à un recul du lignage, à une sorte de retraite, momentanée, sur la campagne et sur la vie rurale. Maximilien Ulrich (1679–1746) apparaît particulièrement intéressant, parce qu'il constitue un bon exemple de seigneur touché par les débuts de l'*Aufklärung*, – et aussi de père de famille très soucieux de trouver des canonicats et des places pour ses enfants: les conditions de vie ont changé, il devient de plus en plus difficile de »vivre noblement« (pp. 127–130).

La deuxième partie du livre est consacrée au futur Chancelier, au jeune Wenzel Anton, et elle révèle toute une partie de sa vie: jusqu' alors, on savait seulement qu'il avait étudié à Leipzig, qu'il avait fait un grand voyage à l'étranger et qu'après avoir décliné un canonicat, il était entré au *Reichshofrat* en 1735. Grete Klingenstein traite de façon détaillée de ses études à Leipzig, et montre que cet homme, en qui on s'est longtemps contenté de voir un lecteur de Voltaire, est essentiellement un élève de la *Frühaufklärung* allemande. Ce chapitre nous semble fort important pour l'histoire de l'éducation, en nous faisant pénétrer dans la vie quotidienne d'une Université allemande de l'époque; également le suivant, (pp. 220 et ss) qui montre que la pratique de Grand Tour, inventée par les Anglais au début du XVII^e siècle et conçue comme le couronnement de l'éducation d'un jeune homme, est bien entrée dans les moeurs en Allemagne. Le jeune Wenzel voyage à cheval aux Provinces-Unies, en Italie, en France. Puis, il fait carrière au *Reichshofrat*, et son mariage avec une nièce de ministre, Maria Ernestine de Stahremberg, le 22 avril 1736, le jour même de la mort du Prince Eugène, constitue, pour son avenir, un facteur décisif: il l'introduit dans la parenté de l'une des plus importantes familles de la monarchie habsbourgeoise (p. 264). Il peut ainsi se faire donner diverses missions diplomatiques, et couronner l'ascension de sa Maison en devenant Chancelier d'Etat en 1753.

Grete Klingenstein a su très clairement dégager les facteurs de cette brillante ascension sociale: les efforts des parents et des grands-parents, les mariages, mais aussi l'éducation et la valeur personnelle. Son livre constitue une importante contribution à l'histoire sociale de la monarchie habsbourgeoise, – et une importante contribution à l'histoire de l'éducation.

René PILLORGET, Paris/Amiens

J. Q. R. MACKRELL, *The Attack on ›Feudalism‹ in Eighteenth-Century France*, London (Routledge & Kegan), Toronto (University of Toronto Press) 1973, XIII–215 S.

In der umfangreichen Literatur zum Problem der Feudalität im französischen 18. Jahrhundert hat der Autor, ein Schüler von Cobban, eine Lücke gefüllt. Auf dieses Desiderat hatte bereits Jacques GODECHOT hingewiesen, als er 1968 die Debatten zum internationalen Kolloquium »L'abolition de la féodalité dans le monde occidental, Toulouse 12–16 novembre 1968«, 2 Bde, Paris (C. N. R. S.), 1971, Bd. II, S. 481 einleitete.

Ausgangspunkt dieser Studie ist die Historiographie des 18. Jahrhunderts. Boulayvilliers, Dubos, der marquis d'Argenson, Letrosne und Bréquigny stecken den historischen und gesellschaftlichen Rahmen ab, der den Polemikern der zweiten Jahr-